

L'histoire littéraire

Du même auteur :

Le Rire, Paris, éd. Quintette, 1991.

La Poésie, Paris, Nathan université, « 128 », 1992 (réédition totalement refondue en 2007, chez Armand Colin)

Histoire de la littérature française du XIX^e siècle (avec Jean-Pierre Bertrand et Philippe Régnier), Paris, Nathan université, 1998 [réédition en 2007 aux Presses universitaires de Rennes].

1836. Lan I de l'ère médiatique (avec Marie-Ève Thérénty), Paris, Nouveau Monde éditions, 2001.

L'Amour-fiction. Discours amoureux et poétique du roman moderne, Paris, Presses universitaires de Vincennes, « Essais et savoirs », 2002.

La Crise de la littérature. Romantisme et modernité, Grenoble, Ellug, « Bibliothèque stendhalienne et romantique », 2005.

Baudelaire, poète comique, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2007.

Baudelaire journaliste (anthologie), Paris, Flammarion, « GF », 2011.

Le Veau de Flaubert, Paris, Hermann, 2013.

L'Art de la littérature, Paris, Classiques Garnier, 2016.

Qu'est-ce que le romantisme ?, Paris, CNRS éditions, « Libris », 2016.

La Civilisation du rire, Paris, CNRS éditions, 2016.

L'Anthropocène ou l'âge de l'addiction cognitive, Lormont, éditions Bord de l'eau, 2021.

Direction d'ouvrages collectifs

Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle (avec Marie-Ève Thérénty), Paris, Nouveau Monde éditions, 2004.

L'Art de la parole vive. Paroles chantées et paroles dites à l'époque moderne (avec Stéphane Hirschi et Élisabeth Pillet), Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2006.

La Production de l'immatériel. Théories, représentations et pratiques de la culture au XIX^e siècle (avec Jean-Yves Mollier et Philippe Régnier), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2008.

La Civilisation du journal (avec Dominique Kalifa, Philippe Régnier et Marie-Ève Thérénty), Paris, Nouveau Monde éditions, 2012.

Le Dictionnaire du romantisme, Paris, CNRS éditions, 2012.

L'Esthétique du rire, Nanterre, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2012.

Le Rire moderne (avec Roselyne de Villeneuve), Nanterre, Presses de Paris Ouest, 2013.

La Poésie délivrée, avec Stéphane Hirschi, Corinne Legoy, Serge Linarès et Alexandra Saemmer Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017.

Vie de bohème et petite presse du XIX^e siècle, avec Yoan Vérilhac, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018.

Dictionnaire Rimbaud, avec Adrien Cavallaro et Yann Frémy Paris, classiques Garnier, 2021.

L'Empire du rire (19^{ème}-21^{ème} siècle), avec Matthieu Letourneux, Paris, CNRS éditions, 2021.

ALAIN VAILLANT

L'histoire littéraire

2^e édition
revue et augmentée

ARMAND COLIN

Collection U

Richard ARCAND, *Jeux verbaux et créations verbales*

Bernard FRANCO, *La Littérature comparée : Histoire, domaines, méthodes*

Patrice PAVIS, *L'Analyse des textes dramatiques de Sarraute à Pommerat*

Marie-Claude HUBERT, *Les Grandes Théories du théâtre*

Nicole RICALES-POURCHOT, *Dictionnaire des figures de style*

Silvère MÉNÉGALDO, Olivier BERTRAND, *Vocabulaire d'ancien français*

Michel JARRETY, *La Critique littéraire en France : Histoire et méthodes (1800-2000)*

Nina CATACH, *L'Orthographe française : Traité théorique et pratique*

Patrice PAVIS, *L'Analyse des spectacles : Théâtre, mime, danse, cinéma*

Gabriel AUDISIO, Isabelle RAMBAUD, *Lire le français d'hier : Manuel de paléographie moderne*

Nathalie PRINCE, *La Littérature de jeunesse : Pour une théorie littéraire*

Anne TOMICHE, *La Naissance des avant-gardes occidentales (1909-1922)*

Jacques LECARME, Éliane LECARME-TABONE, *L'Autobiographie*

Georges-Elia SARFATI, Marie-Anne PAVEAU, *Les grandes théories de la linguistique : De la grammaire comparée à la pragmatique*

Martin-Dietrich GLESSGEN, *Linguistique romane*

Mise en page : Belle Page

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2010, 2017,
2023 pour cette nouvelle présentation

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur,
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-200-63540-4

SOMMAIRE

Préface à la deuxième édition	9
Avant-propos	11
<i>La prose de monsieur Jourdain</i>	11
<i>Histoire d'hier, littérature de demain</i>	13
<i>Les piétinements de l'histoire littéraire</i>	15
<i>Plan de l'ouvrage</i>	18
Première partie. – Brève histoire de l'histoire littéraire	21
Chapitre premier. – Les origines de l'histoire littéraire	23
<i>Histoire littéraire et tradition mémorielle</i>	23
<i>Les origines antiques de l'histoire littéraire</i>	27
Culture grecque et histoire littéraire	27
Rome à l'école de la Grèce	30
<i>L'invention moderne de l'histoire littéraire</i>	32
La Renaissance des lettres	32
La modernité des classiques	35
Relativisme historique et normativité classique	36
Chapitre II. – Histoire littéraire et traditions nationales	39
<i>Politique et histoire littéraire</i>	39
<i>L'histoire littéraire au service</i> <i>des identités nationales</i>	43
<i>À l'école de la philosophie allemande</i>	46
Philosophie et histoire littéraire	47
Philologie et histoire littéraire	49
<i>Les formalistes russes</i>	51
<i>Autour des Cultural Studies</i>	53
Chapitre III. – La protohistoire française de l'histoire littéraire	57
<i>La révolution de l'histoire littéraire</i>	58
Louis de Bonald	59
Mme de Staël	60
François-René de Chateaubriand	61
<i>L'histoire littéraire des civilisations</i>	63
<i>L'histoire de l'art littéraire</i>	67

<i>L'histoire psychologique de la littérature</i>	71
Sainte-Beuve	71
Hippolyte Taine	73
<i>L'histoire des genres littéraires</i>	75
Chapitre IV. – L'héritage lansonien et ses contestations	79
<i>L'institution républicaine de l'histoire littéraire</i>	79
<i>Le lansonisme</i>	83
« L'histoire littéraire et la sociologie »	83
« La méthode de l'histoire littéraire »	88
<i>Lansonisme vs critique littéraire</i>	91
Les limites du lansonisme	91
L'histoire littéraire des écrivains	93
Autour du groupe de Genève	96
Sous les feux croisés du marxisme et du structuralisme	97
Deuxième partie. – L'épistémologie de l'histoire littéraire	103
Chapitre V. – Indéfinissable littérature	105
<i>Préalables définitionnels</i>	105
<i>Poétique et rhétorique</i>	109
Fiction et diction	113
<i>Les usages du mot littérature</i>	116
<i>Pour une définition sociopoétique de la littérature</i>	120
Chapitre VI. – La périodisation littéraire	125
<i>Siècles, mouvements, générations</i>	125
Le siècle	125
Le mouvement	127
La génération	128
<i>L'événement littéraire</i>	130
<i>Une histoire à périodisations multiples</i>	133
<i>Asynchronies littéraires</i>	137
<i>Questions d'échelle</i>	140
Chapitre VII. – Le genre littéraire	143
<i>Les théories du genre</i>	144
<i>Petite histoire du genre</i>	149
<i>Le genre littéraire, entre tradition scolaire et culture sérielle</i>	154
<i>Généricité et historicité</i>	156
<i>Trangénéricité et agénéricité</i>	159
Chapitre VIII. – La littérature et le monde	163
<i>Écrire le réel</i>	163
<i>La littérature, imago mundi</i>	167

<i>Mikhaïl Bakhtine</i>	172
<i>La sociocritique</i>	176
<i>Dire le monde / parler au monde : littérature et démocratie</i>	179
Chapitre IX. – Les auteurs et leurs œuvres	183
<i>Mort et résurrection de l'auteur</i>	183
<i>L'édition de textes et l'histoire littéraire</i>	187
<i>Auteurs et sociologie littéraire</i>	190
<i>L'auteur dans le texte</i>	193
<i>Une histoire littéraire sans auteurs ?</i>	197
Chapitre X. – Public et lecteurs	201
<i>La littérature et sa réception</i>	201
<i>La sociologie des publics</i>	204
<i>Esthétique de la réception vs histoire culturelle</i>	206
<i>Le public de la littérature</i>	210
<i>De l'espace public littéraire au public des médiacultures</i>	214
Troisième partie. – Histoire de la communication littéraire	219
Chapitre XI. – Institution, système, champ	221
<i>Variations sur le concept de système</i>	221
<i>Le champ littéraire (I) : les thèses de Pierre Bourdieu</i>	227
<i>Le champ littéraire (II) : éléments de réfutation</i>	231
Chapitre XII. – Le système littéraire	241
<i>Le système textuel</i>	242
<i>La sphère de la création</i>	245
<i>La sphère du commentaire</i>	246
Le commentaire scolaire	247
Le commentaire mondain	249
Le commentaire médiatique	252
<i>La sphère socio-économique</i>	254
Mécénat et droit d'auteur	254
Les avatars modernes du mécénat	258
<i>Les relations intersystémiques</i>	259
Chapitre XIII. – La communication littéraire	263
<i>Le discours de la littérature</i>	265
<i>Typologie de la communication littéraire</i>	269
La communication orale	269
La communication manuscrite	272
La communication éditoriale	273
<i>Communication littéraire et communication médiatique</i>	275

Chapitre XIV. – Typologie des systèmes littéraires	281
<i>Le système littéraire en réseau</i>	282
<i>Le système littéraire public</i>	284
<i>Les systèmes mixtes</i>	287
L'étatisation monarchique du mécénat	287
Le système bipolaire des Lumières	289
Le système auctorial	292
Le système éditorial	294
Le système scolaire	296
Quatrième partie. – Histoire littéraire et poétique historique ..	299
Chapitre XV. – Romantisme, modernité et crise de la littérature ...	301
<i>La littérature révolutionnée</i>	301
<i>Le grand désillusionnement</i>	306
<i>Le triomphe de la littérature-journal</i>	310
<i>Napoléon III et l'invention de la modernité</i>	316
<i>L'esthétique moderne de la représentation</i>	319
Chapitre XVI. – Poétique historique de la subjectivation	325
<i>Modernité et subjectivation</i>	325
<i>Le rire de l'auteur</i>	329
<i>Auctorialité et opacité textuelle</i>	335
<i>Le lyrisme du vers</i>	339
<i>Auctor in fabula</i>	343
<i>Subjectivation et figure auctoriale</i>	346
Chapitre XVII. – La littérature nationalisée	351
<i>Le sacre républicain de la littérature</i>	351
<i>La littérature au miroir</i>	356
<i>Les deux littératures</i>	360
<i>Le déclin du modèle républicain</i>	363
<i>Conjectures d'avenir</i>	367
Épilogue. – Qu'est-ce donc que la littérature ?	369
<i>Le plaisir de la littérature</i>	369
<i>Le sacrifice de l'imagination, péché originel</i> <i>de la théorie littéraire</i>	371
<i>Anthropologie et littérature</i>	374
<i>Les trois imaginations littéraires</i>	377
Bibliographie	381
Index des auteurs	403

Préface à la deuxième édition

Cette deuxième édition, entièrement revue et remaniée, arrive sept ans après la précédente. C'est un délai extrêmement court. Je l'ai voulu ainsi : car, après une longue phase d'immobilisme et de piétinement, l'histoire littéraire a enfin bougé ces dernières années, de façon accélérée et visible. Il en va un peu, pour les disciplines universitaires, comme la débâcle des glaces au sortir de l'hiver, dans les pays froids. D'abord, un travail souterrain s'opère, en profondeur ; on devine un sourd remuement, quelques bruits grinçants, sans que rien n'apparaisse en surface. Puis, brusquement, des blocs entiers de glace s'effondrent, le paysage change brutalement, ce qui semblait immuable la veille est brusquement remisé aux oubliettes.

Cependant, ces transformations de l'histoire littéraire n'invalident ni les propositions que je faisais en 2010, ni les appréciations globales que j'y présentais en introduction. Au contraire, pour la plupart, elles les confirment et les valident ; elles prouvent que la direction indiquée était la bonne. Mais elles obligent aussi à en parler autrement. Soit que, la cause étant désormais entendue, l'énergie persuasive que je mettais à vouloir convaincre paraisse désormais inutile et que le temps du bilan soit déjà venu ; soit que, d'autres fois, le terrain gagné invite à se projeter vers l'avenir, à envisager les étapes futures et les prolongements souhaitables.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ces progrès s'expliquent par l'évolution spontanée des convictions intellectuelles. Comme toujours en histoire des idées, les vraies dynamiques sont impulsées par les réalités sociales – en l'occurrence, celle de l'université française. D'abord, au niveau de la licence et du master, les étudiants d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'hier. Même les meilleurs et les plus passionnés vivent dans un univers culturel où la littérature est concurrencée par bien d'autres loisirs et ils attendent que les études fassent accueil à ces préoccupations nouvelles ; d'ailleurs, alors qu'une minorité seulement d'entre eux envisagent l'enseignement depuis la réforme des masters, ils rechignent de plus en plus à entretenir le culte des grands auteurs canoniques. Ensuite, la multiplication des parcours pluridisciplinaires nous intime, à nous les spécialistes, de tenir un discours sur

la littérature qui soit audible d'étudiants d'histoire, de science sociales, de philosophie, de communication, d'arts du spectacle : la vraie interdisciplinarité réussie commence sur le terrain pédagogique. Enfin, sur le terrain de la recherche et des études doctorales, la concurrence croissante entre les universités, le recours systématique à des experts internationaux, l'effet des programmes de recherche financés au terme d'appels d'offres pluridisciplinaires ont conduit à l'impossible : la recherche littéraire sort en France de son splendide isolement et adopte, avec la fougue des néophytes, les grandes problématiques qui fleurissent dans un univers académique de plus en plus mondialisé mais dont les inspirations principales viennent le plus souvent de la sphère anglo-saxonne. Je ne m'en réjouis ni ne m'en désole : je me contente de le constater et ma longue pratique de l'histoire m'a au moins appris une chose, qu'il est inutile de lutter contre la réalité.

Mais justement, rien ne serait plus stérile, voire plus nuisible, de suivre seulement les modes, de passer étourdiment, par exemple, de la vieille tradition positiviste aux thématiques qui sont aujourd'hui dans l'air du temps et que, de toute façon, la France adopte toujours avec retard, lorsqu'elles sont déjà en passe d'être abandonnées ailleurs. Plus que jamais, il faut s'efforcer de penser les changements, d'en comprendre les enjeux et de faire en connaissance de cause les choix dont nous avons encore la maîtrise ; plus que jamais, un livre comme celui-ci, qui réinscrit l'histoire littéraire (et la littérature) dans la très longue durée de l'histoire des sociétés et qui pointe les enjeux théoriques fondamentaux, est nécessaire.

C'est pourquoi il faut aussi affirmer des convictions claires. Dans la première édition, mon souci d'offrir au lecteur un manuel utile, apportant sous une forme synthétique la somme des savoirs et des méthodes en histoire littéraire, a pu parfois estomper la netteté des thèses que j'y défendais. Maintenant que l'utilité du manuel a été établie, j'ai souhaité que cette deuxième édition, encore plus clairement que la précédente, affirme sa nature d'essai. Dès l'origine, cet essai tournait autour de trois convictions fondamentales : que l'histoire littéraire devait être abordée de manière systématique ; qu'elle devait être conçue comme une histoire de la communication littéraire, participant elle-même à l'immense domaine de l'histoire sociale de la communication humaine ; enfin, qu'elle devait aboutir à une poétique historique capable de rendre compte le plus finement des évolutions des formes de l'écriture. À ces trois convictions, j'en ajoute aujourd'hui une quatrième : que l'histoire de la littérature – c'est-à-dire d'une pratique engageant certaines des facultés essentielles de l'homme (la communication linguistique, l'imagination, les émotions, la pensée logique, l'intuition – doit trouver sa place au sein d'une anthropologie historique qui, à l'échelle très large de l'histoire de l'humanité, reste en grande partie à construire.

Avant-propos

La prose de monsieur Jourdain

Il existe en France un véritable paradoxe de l'histoire littéraire.

Dès l'origine, la réflexion moderne sur la littérature, née de la Révolution française et de ses prolongements, peut se résumer à une constante et solennelle affirmation de son historicité. Ensuite, la constitution des études littéraires en discipline scientifique et universitaire s'est faite au temps de Lanson sous la bannière de l'histoire littéraire, qui, depuis, a été l'objet principal de toutes les grandes controverses théoriques et idéologiques. Enfin, l'histoire littéraire, qui se développe désormais paisiblement aux côtés de la linguistique, est plus que jamais la discipline reine des études littéraires et constitue l'épine dorsale de l'enseignement des lettres aussi bien dans le secondaire que dans le supérieur. Pourtant, en France, il n'existe pas et il n'a jamais existé d'ouvrage synthétique présentant les principes et les méthodes de l'histoire littéraire. À trois exceptions près : les *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire* (Hachette, 1965) de Gustave Lanson – mais ce n'est qu'un recueil d'articles ou de conférences réunis et publiés par un disciple du lansonisme, Henri Peyre ; le *Qu'est-ce que la littérature ?* (PUF, 1987) de Clément Moisan – mais l'ouvrage est plus une application du systémisme à la sociologie littéraire, sur laquelle j'aurai à revenir longuement, qu'un travail à visée proprement historique ; le petit livre de Jean Rohou, *L'Histoire littéraire* (Armand Colin, « 128 », 1996) – mais il ne pouvait s'agir dans un tel format que d'un survol, d'ailleurs suggestif, des divers problèmes de l'histoire littéraire, non d'un manuel ou d'un traité général.

Situation scandaleuse au regard de la formation disciplinaire. La première préoccupation, à l'égard d'un étudiant ou d'un chercheur débutant en histoire, est de l'amener à prendre la mesure des difficultés épistémologiques, de l'initier aux diverses méthodologies, de lui permettre d'acquérir la maîtrise des techniques et des instruments concrets du travail historique. Et que penserait-on des spécialistes s'ils se contentaient d'exposer leurs résultats particuliers, de raconter leur version des faits sans se préoccuper de justifier leur méthode ou

d'expliciter leurs présupposés théoriques? Or c'est précisément ainsi que pratiquent trop souvent les littéraires, en se reposant avec un positivisme naïf sur les « faits vrais » qu'ils débusquent et en vertu d'une méfiance à l'égard de la théorie qui reste très prégnante dans l'Université française.

Situation catastrophique, de surcroît, parce qu'elle laisse accroire que l'histoire littéraire serait une sorte de savoir spontané, qui s'acquerrait insensiblement avec la pratique, en accumulant de façon désordonnée et non réfléchie de l'expérience et de l'érudition; en somme, qu'on peut faire de l'histoire littéraire sans le savoir ni le vouloir, exactement comme monsieur Jourdain faisait de la prose. Or une telle histoire littéraire ne peut qu'être une science approximative et hasardeuse, qui ne sait pas bien ni ce qu'elle doit chercher, ni comment ni pourquoi elle le fait. À prétendre faire de l'histoire sans y penser, le littéraire condamne cette histoire à demeurer cette « voie moyenne et ambiguë » dont parle Michel Charles¹, perpétuellement partagée entre la théorie et l'interprétation critique; ou, comme le bourgeois gentilhomme de Molière, à tomber sous la coupe d'un maître de philosophie tout prêt à lui faire prendre des vessies pour des lanternes ou à lui faire enfoncer avec fracas des portes depuis longtemps obligeamment ouvertes.

Il est une autre croyance, tout aussi dommageable, qui réduit l'histoire littéraire au rang de simple préalable, de hors-d'œuvre apéritif, d'un savoir nécessaire mais périphérique, dont il faudrait se débarrasser avant d'en venir au vrai cœur des choses littéraires : l'étude des textes eux-mêmes. C'est ainsi que des cours d'histoire littéraire, forcément réduits à un bagage minimal et reproduisant à l'infini les mêmes lieux communs, sont dispensés dans les premiers cycles universitaires, pour parer au plus pressé et pour remédier à l'ignorance présumée des notions fondamentales. Cet esprit de bachotage se prolonge dans la préparation aux concours et finit d'installer dans tous les esprits, même les plus aiguisés, un rapport pervers à l'histoire littéraire, cantonnée à un rôle ancillaire et à un chapelet de dates et de mouvements soigneusement étiquetés. Combien de thèses ne commencent-elles pas elles-mêmes par les inévitables chapitres de contextualisation historique, qui accumulent pêle-mêle les idées reçues ou les références envahissantes, par excès de *name-dropping*, et dont la superficialité compromet par avance la pertinence et l'intérêt des analyses textuelles qui leur font suite?

Il faut donc commencer par tordre le coup à cette idée que l'histoire littéraire servirait de propédeutique à l'étude des textes. Si une séparation stricte des opérations intellectuelles était possible, c'est l'inverse qui serait vrai, comme l'avait déjà noté Gustave Lanson² : il faut d'abord avoir appris

1. Michel CHARLES, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Éd. du Seuil, « Poétique », 1995, p. 15.

2. Voir Gustave LANSON, « L'étude des auteurs français dans les classes de lettres », *Revue universitaire*, 1893, t. 2, p. 255-271.

à lire les textes, à les interroger, à en repérer les constantes structurelles, à construire sa propre relation esthétique à la littérature avant de songer seulement à utiliser ces compétences acquises pour penser l'historicité des faits littéraires. Mais, en réalité, on ne peut pas dire non plus que, dans les études littéraires, l'histoire vient parachever et prolonger la connaissance formelle de la littérature. Car, pour un historien de la littérature, tout en elle relève forcément, par un biais quelconque, d'un questionnement historique : l'étude de la littérature ne vise à rien d'autre qu'à approfondir, au cours d'un processus virtuellement infini, la connaissance et la compréhension de cette historicité constitutive du phénomène littéraire lui-même.

Histoire d'hier, littérature de demain

Selon un dernier cliché, apparemment plus favorable à l'histoire littéraire, il reviendrait à celle-ci la mission, noble mais essentiellement mémorielle, de préserver le lien avec le passé, d'entretenir le souvenir des grands auteurs, des grandes œuvres ou des grandes périodes de la littérature – et l'éloignement temporel magnifiant les choses, tout texte a vocation à finir dans ce vaste mémorial ; au contraire, la théorie aurait en charge l'étude des constantes formelles de la littérature – par voie de conséquence, tous ses possibles, et, en particulier, son devenir. Pour le dire simplement, les historiens seraient les passéistes, les théoriciens, les modernistes. C'est là encore une fausse évidence. Comme il vient d'être rappelé, l'histoire littéraire tient pour acquis que tous les phénomènes littéraires (passés, présents ou à venir) sont d'ordre historique, et rien n'est plus simple ni moins compromettant que cette conviction-là. Elle admet d'ailleurs qu'il peut être utile, et même nécessaire, d'aborder parfois les textes de façon synchronique, pour en conduire la description formelle de manière précise et rigoureuse. Mais cette littérature déshistoricisée se présente alors comme une sorte de fiction, qui n'est provisoirement acceptable qu'à la condition de ne pas vouloir passer pour autre chose qu'une pure abstraction, qu'un artifice méthodologique.

Surtout, il ne faut jamais oublier que la vraie raison d'être de l'histoire, sa seule justification sociale et intellectuelle, est que la connaissance du passé sert à éclairer l'avenir, à guider l'action : les historiens sont donc – ou du moins devraient être – intéressés au premier chef par le présent. Ce qui est vrai de l'histoire en général l'est aussi bien de l'histoire littéraire : les deux périodes récentes où il s'est passé en France les évolutions les plus décisives pour la conceptualisation de l'histoire littéraire (l'après-Révolution romantique et la Belle Époque lansonienne) sont aussi celles où la littérature elle-même a paru changer brusquement de visage. La coïncidence n'est évidemment pas fortuite. D'une part, c'est au moment où le paysage littéraire bascule que l'on éprouve

d'avantage le besoin de se retourner, de mesurer le chemin parcouru et de deviner les futures étapes ; pour la même raison, ce sont les écrivains eux-mêmes qui ont eu les premiers le désir de penser la littérature en termes d'histoire, pour se donner le sentiment qu'elle était une aventure collective réelle et qu'ils en étaient les protagonistes. La prospérité de l'histoire littéraire est donc un signe de santé littéraire. D'autre part, les bouleversements de la littérature rendent obsolètes les vieux schémas historiques, obligent à trouver des modèles explicatifs bien supérieurs, capables de rendre compte à la fois de l'ordre ancien et des réalités nouvelles. C'est pourquoi les moments de mutation culturelle sont toujours propices à la pensée historique, parce qu'ils lui jettent un défi redoutable – si l'histoire littéraire ne veut pas se contenter du plaisir nostalgique d'évoquer les temps anciens, qui paraissent alors d'autant plus désirables qu'ils sont lointains. Or, il est indéniable que nous sommes aujourd'hui engagés dans un bouleversement littéraire d'une ampleur exceptionnelle – peut-être le plus considérable depuis la Renaissance ; que, depuis quelques décennies, une page est en train de se tourner et qu'on commence, désormais à un rythme de plus en plus accéléré, à en repérer les effets climatiques.

Je me contenterai ici d'en relever trois, les plus spectaculaires et les moins contestables. Tout d'abord, les littératures modernes étaient jusqu'à présent toutes directement liées à l'émergence des identités nationales, à la consécration d'un nationalisme culturel qui a globalement tenu lieu d'idéologie littéraire. Or, même s'il existe encore de profondes spécificités locales, le processus global de mondialisation, qui touche les productions intellectuelles au moins autant que l'économie, remet en cause ce modèle national. Le changement se manifeste de façon particulièrement brutale en France où, en vertu d'un impérialisme intellectuel profondément ancré dans les esprits, on a longtemps cru que la littérature hexagonale avait vocation à montrer l'exemple aux autres. Or, la France n'a évidemment plus les moyens de tenir ni de revendiquer un tel rang, et c'est donc toute la tradition littéraire nationale qui doit être refondée sur des bases radicalement nouvelles, non sans douleur ni récriminations. Ensuite, le livre et plus généralement l'imprimé, qui régnaient de façon à peu près incontestée et hégémonique dans la vie littéraire, sont en passe d'être supplantés par les nouvelles technologies de la communication. Comme nous sommes au tout début d'un processus dont il est impossible d'imaginer les conséquences collectives et individuelles, personne ne peut dire ce que sera cette littérature à venir ni la place qu'y occuperont encore les formes du passé, mais il est sûr que nous allons vers des évolutions aussi passionnantes qu'imprévisibles. Enfin, le vieil artisanat littéraire reposait sur une éthique de bien dire, qu'avait encore renforcée depuis le XIX^e siècle la surévaluation moderniste de l'art d'écrire et du style : l'œuvre littéraire se justifiait d'abord par sa singularité formelle, au détriment d'autres valeurs comme le devoir de témoignage ou l'engagement. Or, il semble bien que, pour de multiples raisons

dont participent sans doute la mondialisation et le développement des nouvelles technologies, cet idéal de *littérarité* et d'*autotélisme*, qui est le socle de toutes les idéologies littéraires modernes et aussi, d'ailleurs, de notre doctrine scolaire et universitaire, soit lui-même en train de vaciller, et qu'on en vienne ou revienne à un rapport à l'écriture plus spontané et plus fonctionnel, qui permet aux écrivains de se tourner à nouveau résolument vers le monde.

Les piétinements de l'histoire littéraire

Si nous ne savons pas ce que sera la littérature de demain, nous pouvons donc être assurés qu'elle sera très différente de celle d'aujourd'hui et d'hier : nous sommes à l'une de ces périodes charnière où l'histoire littéraire est particulièrement requise mais où, par ailleurs, elle est obligée de se remettre en cause, de renouveler ses concepts, de s'inventer de nouveaux outils. Or, à dire vrai, l'actualité de l'histoire littéraire incline moins à l'optimisme. Certes, la discipline est plus prospère que jamais et les contestations structuralistes et formalistes des *sixties* ont fait long feu, auprès du public comme au sein de l'institution universitaire. Elle est donc à nouveau installée au cœur des études littéraires, où elle n'a plus guère de concurrence ; elle mène d'autant plus confortablement sa vie tranquille que l'étude formelle des textes, étant passée du côté de la stylistique, relève désormais d'une autre discipline (les sciences du langage), comme si les littéraires étaient maintenant exemptés de l'examen attentif des œuvres.

L'histoire littéraire paraît s'être remise en route, comme si rien ne s'était passé. C'est le grand retour à la tradition : l'érudition, le biographisme, l'édition savante. Même si les méthodes ont évolué et que le vocabulaire s'est modernisé, on retrouve la même confiance dans le monographisme, dans une recherche construite autour des grands textes et des grands auteurs, dans une contextualisation centrée sur l'histoire des idées. On dépense une énergie infinie à vérifier l'exactitude du petit fait vrai ; en revanche, on reprend à son compte et sans autre forme de procès les vieilles catégories de l'histoire littéraire, les dénominations génériques abstraites ou arbitraires et, de façon souvent irréfléchie, cet essentialisme littéraire qui est l'ennemi mortel de l'esprit historique.

L'histoire littéraire, comme savoir et comme science, souffre en fait d'être annexée à des pratiques sociales qui ne la concernent pas directement. Sur le terrain scolaire, elle a essentiellement une fonction pédagogique de vulgarisation : elle offre à l'élève des cadres et des certitudes rassurantes, au professeur des notions claires et nettes qui légitiment et cautionnent son enseignement. À destination du public cultivé, elle alimente le marché culturel en biographies, en éditions de textes, en expositions, en livres consacrés aux

divers aspects de la vie littéraire ; elle contribue ainsi à cette grande entreprise patrimoniale et concourt au vaste sentiment de nostalgie culturelle que partage un public déboussolé par l'évolution du monde et lui-même vieillissant. Faisant ainsi, elle aide à son propre succès, mais à ses risques et périls : sur le plan du travail historique, la nostalgie est rarement bonne conseillère.

Pendant que l'histoire littéraire poursuit ainsi son bonhomme de chemin, une discipline voisine – l'histoire culturelle – a depuis peu solidement pris pied sur son terrain. Qu'il s'agisse de l'histoire des institutions littéraires, des milieux d'écrivains, de l'édition littéraire mais aussi bien de l'étude de corpus textuels, il n'est pas exagéré de considérer qu'on doit à des historiens de profession certaines des avancées les plus significatives dans des domaines qui pourraient ou devraient relever, en principe ou par tradition, de l'histoire littéraire¹. Car les historiens, depuis leur *linguistic turn*, ont appris à traiter les textes non plus seulement comme de simples documents mais comme des objets d'étude à part entière. En revanche, ils ont toujours l'avantage sur les littéraires d'être parfaitement au clair avec les exigences méthodologiques et épistémologiques qui doivent distinguer une authentique démarche historienne d'un simple discours d'escorte. Cette concurrence est salubre : c'est une excellente chose pour l'histoire littéraire de bénéficier des acquis de l'histoire culturelle, ainsi que de ceux de la stylistique ou de la linguistique historique, cette fois du côté des sciences du langage. Mais l'histoire littéraire doit justement s'appuyer sur eux pour faire ce qu'elle est seule à vouloir vraiment penser, à savoir une histoire qui prenne en compte les évolutions du *faire* littéraire ainsi que l'émergence de nouveaux styles d'écriture, la formation ou la mutation des procédés, des pratiques d'écriture, des genres : bref, tout ce qui dans la littérature fait *valeur*, à condition de s'entendre sur ces deux mots, *littérature* et *valeur*².

Non que l'histoire littéraire ne fasse l'objet de solides travaux historiographiques ni d'intenses débats. Bien au contraire. On ne compte plus les numéros de revue, les colloques, les tables rondes confrontant les doctrines, suggérant des pistes nouvelles, réhabilitant au contraire les anciennes³. Mais toutes ces discussions et ces publications, pour suggestives qu'elles

1. Citons, parmi celles-ci : Patrick CABANEL, *Le Tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (xix^e-xx^e siècle)*, Paris, Belin, 2007 ; Christophe CHARLE, *Théâtres en capitales. Naissance de la société du spectacle à Paris, Berlin, Londres et Vienne, 1860-1914*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque historique », 2008 ; Dominique KALIFA, *L'Encre et le Sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995 ; Antoine LILT, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au xviii^e siècle*, Paris, Fayard, 2005 ; Judith LYON-CAEN, *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006 ; Jean-Yves MOLLIER, *L'Argent et les Lettres. Histoire du capitalisme d'édition (1880-1920)*, Paris, Fayard, 1988.

2. Pour cette orientation formelle de l'histoire littéraire, il faut signaler deux ouvrages récents : Gilles PHILIPPE et Julien PIAT (dir.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009 ; Guillaume PEUREUX, *La Fabrique du vers*, Paris, Éd. du Seuil, « Poétique », 2009.

3. On les retrouvera dans la bibliographie générale, en fin de volume.

soient, ont le grave défaut d'être partielles ou purement programmatiques, condamnant l'histoire à être l'éternelle Arlésienne de la théorie littéraire. Ou elles sont partielles, n'abordant qu'un des aspects de la réalité littéraire, en fonction des engouements du moment (l'auteur, l'édition, le champ littéraire, les sociabilités...). Or, la principale difficulté de l'historien est précisément d'aboutir à une représentation synthétique et intellectuellement cohérente de ces multiples aspects. Ou elles sont programmatiques : à l'état de projet ou d'utopie, on ne peut imaginer mieux que les histoires idéales proposées en 1904 par Lanson¹, en 1927 par Iouri Tynianov², ou encore en 1971 par Gérard Genette³. Mais le même Genette fait remarquer malicieusement, lui qui parle au nom de la poétique et d'une théorie littéraire purifiée des incidences historiques, que le principal défaut de cette belle histoire est de n'avoir jamais connu un vrai début de réalisation. Car rien n'est plus facile – j'ai moi-même sacrifié à l'exercice bien souvent – que de dérouler tout ce que devrait être une histoire littéraire parfaite⁴. Rien de plus facile ni de plus vain, précisément parce qu'on ne peut tout faire ni tout réunir en une seule vue de l'esprit, que les choses sérieuses commencent seulement lorsqu'il faut opérer ses premiers choix, délimiter ses objets, orienter sa progression. Pour ne pas retomber alors dans l'arbitraire et ne pas s'abandonner aux excès du schématisme ou aux hasards de l'intuition, on doit s'appuyer sur une doctrine globale, un système explicite de description et d'interprétation des faits littéraires : c'est l'ambition de cet ouvrage d'en esquisser les grandes lignes.

Ambition démesurée, et à coup sûr plurielle. En effet, ce livre se voudrait à la fois un traité, un manuel et un essai. Comme traité, il s'efforcera de proposer un vaste bilan théorique; de s'attarder autant que de besoin sur les problèmes, les apories et, trop souvent, les impensés qui font dérailler ou envoient dans une impasse les démonstrations les plus séduisantes; d'aboutir à des concepts explicites et clairement définis. Comme manuel, il veillera toujours à passer du plan de la théorie à celui de la méthode, à passer en revue les difficultés d'application et à suggérer des solutions précises; il s'appuiera alors sur des exemples concrets, non pas seulement par souci

1. Gustave LANSON, « L'histoire littéraire et la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1904, p. 621-642; repris dans *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965, p. 61-80.

2. Iouri TYNIANOV, « De l'évolution littéraire », traduit et publié dans *Théorie de la littérature*, textes de formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan TODOROV, Paris, Éd. du Seuil, « Tel Quel », 1965, p. 120-137.

3. Gérard GENETTE, « Poétique et histoire », dans *Figures III*, Paris, Éd. du Seuil, 1972, p. 13-20.

4. En particulier, dans : « Pour une histoire de la communication littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003-3, p. 549-562; « Histoire littéraire et histoire culturelle » (en collaboration avec Marie-Ève THÉRENTY), dans L. MARTIN et S. VENAYRE (dir.), *L'Histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2005, p. 271-290; « De la sociocritique à la poétique historique », *Texte*, n°s 45-46, 2009, p. 81-98.

pédagogique mais parce qu'une théorie historique vaut essentiellement par les objets qu'elle se donne. On peut toujours, bien sûr, gâcher une bonne idée, faute des outils adéquats, mais on aura du moins préparé le terrain à d'autres et indiqué la direction. En revanche, les subtilités les plus sophistiquées ne serviront à rien, sinon à rendre l'erreur séduisante, si l'on creuse au mauvais endroit. Comme essai, autant l'avouer d'entrée, c'est aussi une vision personnelle de l'histoire littéraire – donc de la littérature – qui se dessinera au cours des pages, parce que la perception du fait littéraire reste, par nature, fondamentalement subjective et que, Gustave Lanson l'avait déjà souligné avec force, le premier devoir de l'historien de la littérature est de prendre acte, précisément parce qu'il est historien, de cette subjectivité.

Plan de l'ouvrage

Il compte quatre parties, conçues pour faire émerger progressivement et de la façon la plus claire possible, à partir des acquis indiscutés des études littéraires, les méthodes et les objets nouveaux.

La première partie (« Brève histoire de l'histoire littéraire ») a pour but de revenir sur les auteurs et les œuvres clés de la théorie de l'histoire littéraire. Son originalité consistera essentiellement à inscrire ces débats théoriques dans leur contexte précis et, en particulier, dans les traditions nationales sans lesquelles les prises de position des spécialistes deviennent incompréhensibles et abstraites. Avec ce souci de contextualisation et d'explication historique, le premier chapitre reviendra sur les origines de l'histoire littéraire, dont la naissance présumée se situe entre l'antiquité et le XVIII^e siècle. Le chapitre suivant (« Histoire littéraire et traditions nationales ») insistera sur le poids des problématiques nationales (voire nationalistes), sans méconnaître l'internationalisation croissante du débat scientifique, à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. Enfin, les chapitres III et IV seront consacrés au cas de la France – en respectant cette césure capitale que représentent la troisième République et l'œuvre de Gustave Lanson.

La deuxième partie (« L'épistémologie de l'histoire littéraire ») sera le socle indispensable de la réflexion théorique. Suivant un plan cette fois thématique, elle fera le point sur l'ensemble des problèmes sur lesquels ont achoppé toutes les entreprises d'histoire littéraire, en fonction de leurs orientations méthodologiques, philosophiques ou idéologiques. La première difficulté est à la fois insurmontable et incontournable : elle consiste à partir d'une définition, historiquement acceptable, de la littérature elle-même (chap. v). Les suivantes sont d'éviter les pièges et les impasses auxquels conduit toute tentative de périodisation (chap. vi) puis de se confronter à l'épineuse question du genre, héritée de la rhétorique et de la philosophie

antiques (chap. VII). D'autre part, la réflexion théorique, sous l'influence de la philosophie moderne de l'histoire (idéaliste ou matérialiste), a été attentive aux liens, évidents mais impossibles à formaliser ou à modéliser, entre la littérature et le monde, entre le texte et le divers hétérogène du hors-texte (chap. VIII). Ces rapports très problématiques deviennent particulièrement difficiles à construire lorsqu'il s'agit de penser les rôles respectifs de l'auteur et du lecteur (chap. IX et X).

Cet état des lieux théoriques aura, je l'espère, convaincu que l'histoire littéraire ne saurait être qu'une histoire de la communication littéraire, dont la troisième partie se réserve de détailler les caractéristiques. Tout d'abord, il conviendra de rappeler, sans d'inutiles complications théoriques ou terminologiques, qu'il n'est pas d'histoire de la littérature ou de la culture sans une approche systémique des faits sociaux ; dans le cas de la littérature, cette approche implique que tous les phénomènes touchant à la fois aux réalités esthétiques elles-mêmes (le corpus des œuvres, les modalités d'écriture, les genres, etc.), aux acteurs de la vie littéraire (écrivains, critiques, commentateurs, éditeurs, mécènes, etc.) et aux données périphériques (évolution du public, nature des modes de diffusion et de publication, structures d'enseignement, etc.) doivent être pensés dans le cadre d'un système complexe de relations mutuelles (chap. XI et XII). Cependant, ces phénomènes systémiques s'inscrivent dans une histoire générale de la communication littéraire – ce qui implique l'analyse précise et factuelle des formes de sociabilité (salons, réseaux, groupes restreints) et des modalités concrètes de cette communication (l'éloquence, le manuscrit privé, le livre, le journal, etc.) dont la connaissance est un autre préalable (chap. XIII) ; en guise de première application, le chapitre XIV proposera, sur la longue durée, une typologie des systèmes littéraires.

Mais, répétons-le, ce n'est que sur le terrain de l'analyse des phénomènes textuels et de l'interprétation des inventions esthétiques que l'histoire littéraire doit ultimement faire ses preuves. À cet égard, une thèse centrale guide l'ensemble de ce travail. Selon moi, l'histoire de la littérature, de ses origines à nos jours, se répartit de part et d'autre d'une césure capitale : à une production littéraire reposant encore sur le modèle discursif et rhétorique hérité de la tradition antique succède, autour des XVIII^e et XIX^e siècles, la culture moderne du texte, d'où découle une esthétique nouvelle fondée sur les effets de lecture. Cette évolution est bien sûr commune à toute la littérature occidentale, mais, en France, la brutalité de la fracture révolutionnaire en a accentué spectaculairement les traits et fait du domaine français un terrain privilégié d'observation et de théorisation. La dernière partie (« Histoire littéraire et poétique historique »), esquissera donc les trois axes principaux de cette histoire récente. Le chapitre XV détaillera les différents aspects culturels et communicationnels de cette crise ou mutation litté-

raire de l'après-Révolution. L'effet le plus spectaculaire de cette mutation est sans doute l'émergence d'une esthétique de l'auctorialité, de l'inscription du sujet écrivant dans le tissu même de son œuvre : le chapitre XVI est consacré à cette « poétique de la subjectivation ». Enfin, après l'examen du « sacre républicain de la Littérature » sous la Troisième République – peut-être le deuxième âge d'or de la littérature française, après l'âge classique –, le chapitre XVII proposera une esquisse de cette « littérature nationalisée » qui est encore la nôtre. Ce qui pose, encore et toujours, l'irritante question : « Qu'est-ce donc que la littérature ? » L'épilogue s'efforcera d'y apporter une ultime réponse. Provisoirement ultime.¹

Note bibliographique

Afin d'alléger le texte, les notices bibliographiques des ouvrages consultés sont renvoyées en fin de volume, dans la bibliographie générale : j'invite donc le lecteur à s'y reporter systématiquement. Seules sont indiquées en note les références des ouvrages explicitement mentionnés ou cités. En outre, lorsque plusieurs extraits du même ouvrage sont cités à la suite, les indications de page sont données entre parenthèses après la citation.

1. Je remercie Christelle REGGIANI, Jean-Louis CABANÈS et Laurent CANTAGREL, qui furent mes premiers lecteurs, pour leurs remarques toujours attentives et pertinentes.

PREMIÈRE PARTIE

Brève histoire de l'histoire littéraire

CHAPITRE PREMIER

Les origines de l'histoire littéraire

Histoire littéraire et tradition mémorielle

Commençons par prévenir les faux débats et les mauvaises querelles de préséance. Si l'histoire littéraire implique une conception explicite de la philosophie de l'histoire, elle n'apparaît véritablement qu'avec le siècle des Lumières et le romantisme. Plusieurs modèles théoriques s'élaborent alors et entrent en concurrence ; cependant, dans tous les cas, l'histoire n'est plus faite d'une série d'accidents ou de circonstances accessoires, affectant de manière secondaire le réel, mais elle désigne cet être en devenir que constitue désormais toute civilisation. En outre, de façon beaucoup plus concrète, il est au moins aussi important de souligner que la diffusion progressive en Europe du parlementarisme et de procédures politiques plus démocratiques, qui donnent aux peuples ou du moins à leurs élites le sentiment d'avoir davantage prise sur leur destin, entraîne un très profond et très vaste mouvement d'intérêt pour les processus historiques. Il faut encore ajouter que le frottement des peuples et des États, à la suite de la Révolution française et de l'Empire, a accéléré le mouvement d'ouverture à l'altérité et favorisé le sentiment de la diversité géographique, au moins aussi important pour la conscience historique que le sentiment de la successivité temporelle : un pays exclusivement tourné sur lui-même, comme a pu l'être jusqu'à un certain point la France monarchique de l'âge classique, peut parfaitement concilier l'intérêt pour son propre passé et un imperturbable essentialisme nationaliste, qui reste évidemment antihistorique dans son principe.

Jusqu'à cette redéfinition romantique de l'histoire littéraire, le rapport à la littérature passée était d'ordre mémoriel et biographique, repo-

sant sur quelques figures remarquables ayant valeur d'*exempla* et chargées d'incarner la tradition nationale. Il n'en s'agissait pas moins d'une forme, archaïque il est vrai, d'histoire littéraire, visant à inscrire les auteurs dans une chronologie et à assurer ainsi la perpétuation de leurs œuvres. Dans cette perspective très large, l'histoire littéraire apparaît consubstantielle à la littérature. Pas d'histoire littéraire sans littérature mais, inversement aussi, pas de littérature sans histoire littéraire. En effet, si, comme il est probable, un art spécifique du langage a pris corps au fur et à mesure que le discours du rituel religieux s'est déplacé de la sphère sacrée vers le domaine profane, on doit aussi admettre que la reconnaissance de cette réalité culturelle spécifique a entraîné conjointement la formation progressive d'une tradition historique et d'un panthéon des grands auteurs, dignes d'être imités.

Nous touchons là à une donnée fondamentale, dont il est impératif de mesurer toutes les conséquences pour comprendre les enjeux et les difficultés de l'histoire littéraire : celle-ci, toutes époques et toutes théories confondues, a pour visée première non pas de connaître pour lui-même le passé de la littérature, mais de donner les moyens de réintroduire les textes du passé dans le présent de la lecture ou de l'écriture. En d'autres termes, elle vaut plus pour ses effets culturels induits que pour ses résultats propres : peu importe, finalement, ce qu'elle permet de penser et de dire à propos de Racine ou de Hugo, l'essentiel est qu'elle amène à faire lire Racine ou Hugo ; autrement dit encore, l'histoire littéraire a un rôle prioritairement fonctionnel, et tous ses efforts consistent justement à donner, *a posteriori* et par surcroît, une justification scientifique à cette fonctionnalité.

C'est pourquoi il pèse un soupçon persistant, que les autres sciences humaines formulent plus ou moins ouvertement, à l'encontre de l'histoire littéraire : celle-ci ne pourrait pas accéder au statut de science et serait condamnée à rester dans le domaine du commentaire, voire de l'éloge déguisé, à assumer un simple rôle de médiation entre les textes du passé et leurs lecteurs. On trouvera une nouvelle preuve de ce soupçon et de la faiblesse ontologique qu'elle révèle dans la nécessité qu'a presque toujours éprouvée l'histoire littéraire de fonder sa légitimité théorique sur une autre discipline (la sociologie, la psychologie, la philosophie, l'histoire, la linguistique...), comme si elle se reconnaissait elle-même incapable de fonder en raison sa propre démarche. L'expérience immédiate suffit à prouver concrètement cette utilité accessoire de l'histoire littéraire. Pour connaître le passé historique, il faut lire les livres d'histoire ; en revanche, la connaissance du passé littéraire implique la lecture d'œuvres littéraires du passé elles-mêmes et, seulement à titre d'information secondaire, celle de livres d'histoire littéraire. Il n'est donc pas tout à fait juste de dire, comme on le prétend souvent, que les œuvres sont à l'histoire littéraire ce que sont les fonds d'archives à

l'historien. Car le livre de l'historien textualise les archives et se substitue à elles en les rendant intelligibles – les archives, dûment signalées et cataloguées, ayant alors surtout un rôle de certification ; au contraire, aucun livre d'histoire littéraire ne peut remplacer la lecture des textes eux-mêmes et il l'appelle au contraire, pour se constituer lui-même en discours de savoir.

Il s'ensuit, très concrètement, que l'histoire littéraire a affaire à deux types de textes, parfaitement identiques dans leur forme mais opposés du point de vue de leur statut culturel. Le premier est constitué par l'ensemble des œuvres qui sont toujours imprimées, achetées, et lues ; elles appartiennent de plein droit au temps présent : dans ce cas, l'historien de la littérature opère le geste paradoxal et d'ailleurs discutable qui consiste à les retirer artificiellement de ce présent de la lecture pour les replonger dans le passé correspondant à l'époque de leur première publication. Mais cette immersion rétroactive n'empêche pas ce texte de continuer à « parler » au lecteur d'aujourd'hui, sans la médiation de l'historien. Le deuxième type concerne tous les textes qui, au contraire, ont totalement disparu de la mémoire collective, n'existent plus que dans les bibliothèques de patrimoine (réelles ou virtuelles) et n'ont été lus que par les spécialistes. Ces textes-là ont un statut équivalent aux archives de l'historien, d'autant que le lecteur du livre d'histoire littéraire retourne alors très rarement lui-même à la source pour lire les textes évoqués.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Nous n'avons pas seulement affaire ici à une différence de degré, et il s'agit de tout autre chose que de la distinction, souvent évoquée, entre *majores* et *minores*. Les *majores* sont les principaux auteurs du canon littéraire, qui sont au sommet de la hiérarchie traditionnelle (e.g., La Fontaine, Voltaire, Baudelaire...) ; les *minores* sont les auteurs secondaires, qui sont présents dans l'ombre des premiers (e.g., Théophile de Viau, Crébillon, Banville...), mais n'en continuent pas moins à vivre, littérairement parlant. En revanche, selon qu'il s'agit de contextualiser des œuvres du passé appartenant à la culture présente ou d'exhumer des textes disparus, les procédures intellectuelles et historiques à mettre en œuvre sont radicalement différentes ; la situation devient d'ailleurs encore plus obscure lorsqu'il faut mêler les deux types de textes, ce qu'est presque toujours amené à faire l'historien de la littérature et ce qu'il fait généralement sans prendre aucune précaution méthodologique, comme s'il allait de soi de faire se rencontrer au fil d'une même analyse historique les livres exhumés du passé et ces étranges morts vivants que sont les œuvres du panthéon littéraire.

Disons tout de suite que cette confusion est inévitable. D'un côté, en effet, il est bien possible que l'histoire littéraire ne soit totalement légitime et pertinente, du point de vue épistémologique, que lorsqu'elle traite exclusivement de ces corpus de textes disparus : aussi a-t-elle parfois la tentation de s'en tenir là. De l'autre, l'histoire littéraire n'existe culturellement que grâce aux

quelques textes du passé qui perdurent dans le présent de la lecture. À la fois passé et présent, l'objet de l'histoire littéraire est par nature *transhistorique*, relève de temporalités multiples, à la fois successives et cumulatives. Il s'ensuit que, inévitablement, il arrive toujours un moment où l'histoire littéraire doit s'appuyer sur la critique et le commentaire des textes, ou y aboutir. Le problème est que la ligne de démarcation entre les deux discours est impossible à établir nettement, si bien que l'histoire littéraire est condamnée à rester, comme le soulignait déjà Roland Barthes en 1960, une « cause confuse » : « Je regrette [...] que tant de soin soit apporté à une cause confuse : car si l'on veut faire de l'histoire littéraire, il faut renoncer à l'individu Racine, se porter délibérément au niveau des techniques, des règles, des rites et des mentalités collectives; et si l'on veut s'installer dans Racine, à quelque titre que ce soit, si l'on veut dire, ne serait-ce qu'un mot, du *moi* racinien, il faut bien accepter de voir le plus humble des savoirs devenir tout d'un coup systématique, et le plus prudent des critiques se révéler lui-même un être pleinement subjectif, pleinement historique¹. » En effet, force est d'avouer que, même pour ceux qui s'en réclament le plus le plus ouvertement, l'histoire littéraire n'est souvent guère plus que de la critique littéraire, ponctuée de quelques repères historiques ou de précisions biographiques.

Dès son article de 1910 sur « la méthode de l'histoire littéraire », Gustave Lanson avait repéré la difficulté et en avait tiré deux leçons méthodologiques. D'une part, il fallait selon lui suivre des procédures aussi scientifiques que possible et réduire ainsi au maximum la part de la subjectivité : mais il se gardait d'évaluer ce qu'était ce maximum. D'autre part et surtout, il suggérait, par quelques formules lumineuses, de transformer l'inconvénient en avantage, en intégrant son propre jugement critique de l'historien dans le champ de l'histoire littéraire et en y englobant l'histoire de la réception des œuvres : « J'existe autant qu'un autre lecteur. Autant, et pas plus. Mon impression entre dans le plan de l'histoire littéraire. Mais elle n'y doit point avoir de privilège : c'est un fait; ce n'est qu'un fait, de valeur relative, à considérer historiquement². »

Cependant, pour être pleinement historique, cette prise en compte du relativisme ne doit pas être limitée aux jugements critiques portés sur les œuvres individuelles. Ceux-ci ne représentent que la partie émergée, donc la plus superficielle, de ce qui constitue à chaque moment de l'histoire la tradition littéraire. Selon son époque, tout lecteur porte en lui non seulement

1. Roland BARTHES, « Histoire ou littérature? », *Annales, économies, sociétés, civilisations*, mai-juin 1960, repris dans *Sur Racine* (1963), cité d'après *Œuvres complètes*, t. II, éd. Éric Marty, Paris, Éd. du Seuil, 2002, p. 194.

2. Gustave LANSON, « La méthode de l'histoire littéraire », *Revue du mois*, octobre 1910, cité d'après Robert MELANÇON, Élisabeth NARDOUT-LAFARGE et Stéphane VACHON, *Le Portatif d'histoire littéraire*, Montréal, Paragraphes (Publications du département d'études françaises de l'université de Montréal), 1998, p. 397.

la connaissance de quelques textes canoniques, mais surtout le résultat d'un apprentissage qui prédétermine en lui, de façon inconsciente, sa manière d'écrire, son rapport esthétique à la littérature, ses critères implicites d'appréciation et d'évaluation des œuvres. En outre, il ne suffit pas d'enregistrer cette transhistoricité comme une vague fatalité liée à la variabilité des sociétés humaines ; il faut au contraire la considérer comme un mécanisme historique complexe, dont il importe de décrire tous les rouages. C'est même la première tâche de l'histoire littéraire, qui oblige à remonter jusqu'à l'Antiquité.

Les origines antiques de l'histoire littéraire

Toute réflexion historique sur la littérature doit partir de l'Antiquité gréco-latine, dont l'influence a été absolument capitale pour l'établissement du système de références qui reste aujourd'hui encore à la base de la culture européenne. Ce système est à la fois philosophique, politique, linguistique et littéraire, ces quatre aspects étant indissolublement liés. En ce qui concerne la littérature, il repose en particulier sur le double socle de la rhétorique et de la poétique, qui a été fixé d'abord dans la Grèce classique, est passé ensuite à Rome et a enfin été conservé grâce à la culture monastique du Moyen Âge et transmis à l'époque moderne.

Dans le cadre de ce système qui porte d'ailleurs bien plus sur la théorie et la pratique du discours en général que sur ses seules applications littéraires, il est impossible de séparer rigoureusement d'un côté les règles prescriptives et formelles qu'égrènent les traités de rhétorique ou les arts poétiques, de l'autre la tradition historique qui en assure la transmission. En effet, c'est bien parce que cette transmission a été remarquablement continue et efficace depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours que la transhistoricité littéraire suscite une impression d'anhistoricité, comme si la permanence remarquable de cette perpétuation ne faisait que révéler l'essence atemporelle des modèles esthétiques : c'est de cette confusion entre transhistoricité (avérée) et anhistoricité (postulée) qu'est née la possibilité même d'une théorie littéraire dégagée de tout ancrage historique. Mais justement, le principe même de l'histoire littéraire, on l'aura compris, est de reformuler en termes de transhistoricité l'anhistoricité fonctionnelle du système littéraire, de révéler la présence efficace de l'historicité derrière son apparence d'éternité.

Culture grecque et histoire littéraire

Pour autant qu'on puisse le reconstituer à partir de données très lacunaires, l'événement fondateur date sans doute de la Grèce archaïque. Il semble que, autour du VI^e siècle avant Jésus-Christ et dans le cadre des diverses cités

grecques, ce soit l'établissement de traditions littéraires collectives qui ait servi de ciment communautaire. Alors que, dans la plupart des sociétés anciennes, les textes et les rites religieux remplissaient habituellement cette fonction, la Grèce paraît avoir entamé de façon très précoce un processus de laïcisation aussi bien politique que culturelle, et cette orientation décisive vers le domaine profane met en branle une dynamique qui explique la prééminence de la littérature grecque. On sait bien, par exemple, comment la poésie homérique a, très tôt, joué un rôle comparable à celui des textes sacrés dans les sociétés théocratiques.

En effet, cette littérature est alors exclusivement poétique. Qu'il s'agisse de poésie épique, dramatique ou lyrique, les textes visent toujours à exalter, directement ou non, la grandeur de la cité – son passé, ses mythes, ses hauts faits, ses héros –, le travail du vers contribuant à manifester, comme toute autre production artistique, l'excellence collective de la cité. Les poèmes font alors l'objet d'une transmission orale, où les poètes récitants (aèdes et rhapsodes) jouent un rôle essentiel. Les récitations ont lieu à l'occasion des fêtes et des banquets et peuvent donner lieu à compétitions. Les plus célèbres de ces dernières, à Athènes, se déroulaient à l'occasion de grandes festivités religieuses : les Panathénées, où les rhapsodes rivalisaient en récitant des compositions homériques, et les grandes Dionysies, où un concours dramatique devait départager les tétralogies (trois tragédies et un drame satyrique) écrites par trois compétiteurs.

Sur ces manifestations à la fois civiques, religieuses et littéraires, quelques points particuliers méritent d'être soulignés ici, parce que nous les retrouverons désormais constamment. Tout d'abord, ces poètes, couronnés par la collectivité des citoyens ou par des autorités désignées à cet effet, ont eux-mêmes fait l'objet d'éloges littéraires, intégrant des données biographiques plus ou moins romancées : c'est la première ébauche d'une histoire littéraire connue et elle est totalement centrée sur la biographie de poètes considérés comme de grandes figures civiques. En second lieu, ces poètes sont traités, sinon comme des personnages sacrés, du moins comme des sortes de héros, dignes de faire l'objet d'un culte. L'historien de la littérature romantique Paul Bénichou a popularisé l'expression « sacre de l'écrivain » pour désigner la sacralisation du grand écrivain consécutive, selon lui, au recul du religieux au ^{xix}^e siècle¹. Mais on voit que le « sacre de l'écrivain » est repérable dès la Grèce antique, lorsque se constitue une tradition littéraire autonome : on peut même soupçonner que cette sacralisation profane est une condition nécessaire de l'établissement d'une telle tradition. Enfin, il est notable que la constitution d'une histoire littéraire est corrélative du processus d'édification nationale et qu'elle participe pleinement, à ce titre, du politique.

1. Voir Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain (1750-1830)*, Paris, José Corti, 1973.

La deuxième étape est justement d'ordre politique, et correspond à l'arrivée à maturité de la démocratie athénienne, au ^v^e siècle avant Jésus-Christ. On assiste alors à un double phénomène. D'une part, le poids de la poésie dans la vie collective recule logiquement au profit de l'art oratoire. D'autre part, l'intensification du débat démocratique et la professionnalisation du fonctionnement politique rendent nécessaire la formation d'une élite de citoyens, destinés à jouer les premiers rôles. C'est le début de la grande tradition pédagogique et intellectuelle grecque, qui dominera toute l'Antiquité : elle commence avec les sophistes, qui sont avant tout des professeurs d'éloquence, et se prolonge par le biais des écoles philosophiques de l'Antiquité, qui remplissent une mission essentiellement éducative, socialement comparable aux universités ou aux grandes écoles d'aujourd'hui. Cette évolution concerne directement la littérature, qui passe ainsi de la sphère publique à l'espace scolaire. Ce sont les professeurs qui se chargent désormais de perpétuer la mémoire des grands textes et des grands auteurs. D'où la place exorbitante occupée par les questions de poésie dans l'œuvre philosophique de Platon, qui les traite en pédagogue – par exemple en condamnant l'immoralité des récits homériques, dans la *République*. Cette annexion de la littérature à l'école se justifie d'une part par les leçons de philosophie qu'elle permet de prodiguer (mais on vient de voir qu'elles sont sujettes à caution), d'autre part et surtout par sa valeur d'exemplarité rhétorique : ce sont donc moins son passé et son histoire qui intéressent que, au contraire, les techniques à validité permanente dont elle offre des réalisations remarquables.

De l'Antiquité grecque jusqu'aujourd'hui, l'école restera au cœur de la transmission de l'art littéraire, et on vérifiera toujours qu'elle est le théâtre d'un conflit qui lui est consubstantiel : d'un côté, elle contribue à fixer la tradition littéraire, donc à assurer la continuité de sa mémoire (parce qu'il n'y a pas d'enseignement sans constitution de traditions reconnues comme telles), de l'autre ces traditions ne valent que par leur réactualisation permanente au sein de l'espace social, donc par l'effacement de leur historicité. Ce recentrage sur l'École permet une autre évolution, tout aussi décisive. Alors que la transmission littéraire passait jusque-là par l'oral et par la récitation publique et festive, la lecture et l'écrit sont progressivement amenés à jouer un rôle de plus en plus important : les conditions sont alors réunies pour que naisse et se développe la pratique philologique, qui est l'une des branches principales de l'histoire littéraire traditionnelle. En outre, la préoccupation du bien dire s'étend alors de la poésie (rythmique) à la prose : on considère généralement que le professeur d'éloquence Isocrate, contemporain de Platon, fut le premier à avoir établi une équivalence, qu'on dirait aujourd'hui littéraire, entre le travail poétique et les exigences formelles de la prose oratoire.

Néanmoins, ce ne sont là que les prémices d'une évolution longue et durable qui arrivera à maturité pendant la période hellénistique, qui correspond à l'ère de domination d'Alexandre le Grand (336-323 avant Jésus-Christ) et de ses successeurs sur le Moyen Orient jusqu'à la conquête romaine, au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ. Il n'est pas exagéré de parler d'un moment hellénistique de l'histoire littéraire, dont nous sommes encore les héritiers directs et qui restera inégalé jusqu'au xix^e siècle. Cette histoire littéraire hellénistique se caractérise par trois traits majeurs. La Bibliothèque d'Alexandrie, créée en Égypte au iii^e siècle avant Jésus-Christ, peut tout d'abord être considérée comme la première institution universitaire, ce qui implique un personnel spécialisé de savants et de professeurs, une bibliothèque de recherche (plusieurs centaines de milliers de livres, à la meilleure époque), une indépendance relative à l'égard du pouvoir politique. En second lieu, la recherche littéraire y est fondée principalement sur la philologie, à savoir sur les méthodes de critique textuelle et sur des préoccupations fondamentalement historiques. Zénodote, premier d'une longue suite de bibliothécaires en chef à Alexandrie, est ainsi connu pour avoir établi la première édition scientifique de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Enfin, c'est l'un de ses successeurs, Aristarque, réputé par ailleurs pour ses innombrables éditions critiques, qui a fixé le canon des œuvres littéraires grecques dignes de perpétuation : bien sûr Homère et les trois grands tragiques (Eschyle, Sophocle, Euripide), mais aussi douze grands poètes iambiques ou lyriques. Or, cette notion de canon est essentielle à l'histoire littéraire ; parce que la première fonction de la tradition historique consistera, précisément, à fixer ce canon ou, le cas échéant, à le faire évaluer ; mais aussi, tout simplement, parce que les œuvres dont l'histoire littéraire garde la trace découlent directement de ce travail de *canonisation*. C'est particulièrement vrai pour les époques anciennes : pour l'Antiquité gréco-latine, les seuls textes encore disponibles, donc susceptibles de faire l'objet d'une histoire, sont ceux qui ont été sélectionnés dès la période hellénistique (pour les œuvres grecques) ou l'Empire romain (pour les latines) par les institutions savantes, et dont les manuscrits étaient donc à la fois suffisamment protégés et assez nombreux pour survivre à la destruction massive des livres païens qui a sévi pendant les premiers siècles du Moyen Âge chrétien. Ajoutons – mais est-ce bien utile ? – qu'excepté le questionnement philologique, la biographie d'auteur (*i.e.* des auteurs canoniques) est encore à peu près la seule forme que prenne l'histoire littéraire.

Rome à l'école de la Grèce

Rome s'étant pour l'essentiel évertuée à reproduire les principes, les formes et les techniques de la littérature grecque, on serait tenté de supposer que